

Fiche de documents

Le Brésil géophage ?

Document 1 : L'espace et le développement au Brésil : de la géophagie à la géosophie ?

Extrait de Droulers M. Broggio C., 2001, Revue Tiers Monde, t. XLII, n° 167, p673-688

Tout modèle de développement s'inscrit dans un rapport donné à l'espace, qui renvoie à la manière par laquelle les sociétés le consomment et l'utilisent. L'espace n'est pas le simple support du processus de développement, il en est une composante. En ce sens, on peut dire que tout modèle de développement est consommateur ou économe d'espace. (...)

Marqué depuis son origine par un modèle de développement fortement consommateur d'espace, que ses voisins ne se sont pas privés de dénoncer comme *géophage*, le Brésil semble s'orienter, depuis une vingtaine d'années vers un mode de gestion plus respectueux des hommes et des milieux, plus économe d'espace. (...)

1-Le rôle de l'espace dans le développement

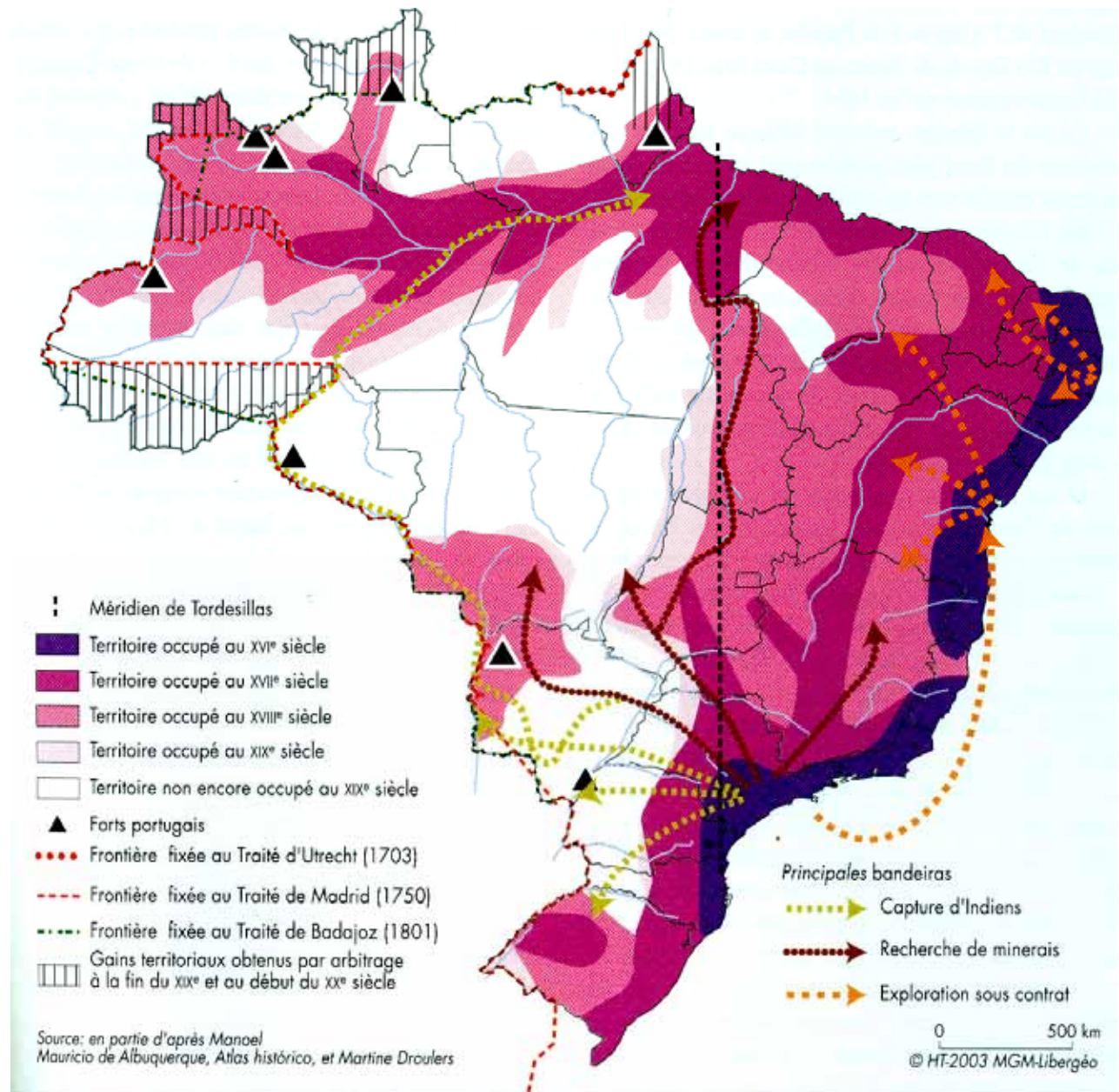
Posant que l'espace est un paramètre du développement, nous devons nous intéresser aux caractéristiques particulières qu'il revêt dans un pays-continent comme le Brésil. Premier constat, l'énorme déséquilibre entre les hommes et les espaces « disponibles » à l'origine de la formation territoriale. Dans ce contexte, ce sont les hommes qui manquent au départ. Ces hommes, peu nombreux, se divisent en trois groupes de peuplement distincts : les Amérindiens et leurs pratiques spatiales extensives, vecteurs de précieux rudiments de connaissance d'un espace encore inconnu des Européens, mais en partie décimés lors du contact avec ces derniers ; les migrants, élites, prêtres et militaires, mais aussi paysans, artisans et ouvriers européens, arrivant par vagues successives, dont les pratiques de mises en valeur, d'occupation et de colonisation n'ont pendant longtemps qu'à peine égratigné le territoire, malgré l'appui décisif qu'ils s'adjoignirent de quelques millions d'esclaves issus de différents peuples africains, aux pratiques et représentations spatiales elles-mêmes très diverses. Au total, une poignée d'hommes voués à grignoter pour survivre un territoire apparemment sans limites. Des hommes (et peu de femmes, notons-le), issus de plusieurs rameaux de peuplement, lesquels, compte tenu de leurs antagonismes consécutifs à leur place relative dans le processus de la colonisation, ne parviendront que difficilement, et très tardivement (bien après l'indépendance du territoire) à forger une nation. Le lien de la société brésilienne en formation sera donc le territoire.

Le Brésil révèle ainsi ce qui constitue sans doute sa plus grande originalité : à la difficile et longue formation d'un peuple, tant en nombre et qu'en unité, répond la remarquable antériorité du territoire, d'emblé pensé et conquis à la dimension d'un continent, fruit du projet territorial démesuré de la métropole portugaise et de ses ingénieurs cartographes qui dessine un territoire dont les confins demeurent pour longtemps inconnus, mais n'en sont pas moins représentés ; De là ensuite, marquant durablement le rapport de la société

brésilienne à l'espace et le processus de son développement, la perception d'un espace disponible sans limites, dont l'utilisation peut donc être gaspilleuse et dont la conquête, vers l'ouest, à l'opposé de la direction de la métropole coloniale, participe du mouvement fondateur de l'autonomie de la société elle-même.

Document 2 : Carte de H. Théry : Les étapes de l'occupation du territoire brésilien

In Théry H. et Aparecida de Mello N., 2003 *Atlas du Brésil*, Reclus, CNRS Libergéo, La Documentation Française, Montpellier, 302 p.



Document 3 : Cycles économiques au Brésil

In Théry H. et Aparecida de Mello N., 2003 *Atlas du Brésil*, Reclus, CNRS Libergéo, La Documentation Française, Montpellier, 302 p.

Le XIXe siècle et le début du XXe ont été marqués par les derniers des cycles, ceux qui sans doute ont le plus contribué à modeler le territoire. Le dernier – et le plus bref - a été celui du caoutchouc. La demande mondiale de pneumatiques enfla très rapidement avec l'essor de l'automobile et, pour la satisfaire, tout un système se mit en place : tout en haut les maisons d'import export de Belém et de Manaus, tout en bas les *seringueiros*, les collecteurs de latex. La plupart venaient du Nordeste, moins attirés par le caoutchouc que chassés par la terrible sécheresse qui, à partir de 1877, ravagea le sertao. Plus d'un demi million de Nordestins vinrent ainsi s'installer en Amazonie et les survivants y restèrent après l'effondrement du système : avec cet épisode, commença la première vague de migrations internes, prévue que la population brésilienne avait atteint sa masse critique et était désormais assez nombreuse pour alimenter des courants à partir des régions plus consolidées vers les terres nouvelles, sans dépendre totalement de l'immigration.

A partir de 1910 – l'Amazonie produisait alors 80% du caoutchouc mondial – les plantations anglaises et hollandaise d'Asie du Sud-est arrivèrent à maturité. Leur production, plus régulière et moins coûteuse que la cueillette amazonienne, la submergea et la ruina. Au cours de cette brève période, l'Amazonie brésilienne a été parcourue, augmentée et la poussée pionnière sanctionnée par les traités conclus avec la plupart des pays voisins, comme celui de 1903 qui permet d'annexer l'Acre. Elle a été également peuplée : sa population passa d'un peu plus de 300 000 habitants à 1,5 million entre 1872 et 1920. Privée de la ressource du caoutchouc, elle entra dans une léthargie dont elle ne sortit qu'au début des années 1970, mais put ainsi au moins attendre son réveil sous une ferme souveraineté brésilienne.

Entre-temps avait déferlé la vague de fond du café qui a bouleversé le Sud du pays et a assuré son décollage économique. Introduit au Brésil au XVIIIe siècle, le café s'y développa bientôt magnifiquement : au moment où la demande mondiale pour ce nouveau breuvage à la mode s'accroissait, le pays pouvait offrir des climats et des sols bien adaptés aux exigences de cette plante délicate, et trouvait ainsi la ressource qui lui manquait pour relancer son économie. Cette nouvelle culture pouvait de surcroît se pratiquer dans les anciens cadres, ceux de la plantation de canne à sucre et n'entraîna d'abord aucun changement de structure. Simplement les plantations de café, d'abord proches de Rio, s'étendirent progressivement vers le Minas Gerais et surtout, par la vallée du Paraíba do Sul, vers São Paulo. Le café y trouva sa terre d'élection, sur les plateaux occidentaux, où sous des forêts intactes s'étendaient des sols fertiles, la fameuse *terra roxa*, la terre rouge provenant de la décomposition du basalte. Pourtant le cycle du café ne constitua pas une réplique tardive et méridionale de celui du sucre : le système esclavagiste de la plantation, dominée par la maison du maître, était en plein XIXe siècle un anachronisme insupportable. Insupportable à l'extérieur, où la Grande Bretagne, pour des raisons diverses, nobles et moins nobles, menait la campagne pour l'abolition de l'esclavage et imposait sur les mers l'interdiction de la traite. Insupportable à l'intérieur pour les élites cultivées dont le point de vue, appuyé sur des considérations humanitaires et pratiques, finit par emporter la décision de l'Empereur. La chute de l'Empire suivit de peu l'abolition

de l'esclavage, proclamée en 1888 et cette conjonction qui n'est pas fortuite, marque sur tous les plans l'entrée du Brésil dans une ère nouvelle.

La culture du café fut d'abord désorganisée par l'abolition de l'esclavage, mais la parade fut vite trouvée : on substitua à la main d'œuvre servile, peu qualifiée et évidemment peu motivée, une main d'œuvre salariée ou sous contrat, constituée pour l'essentiel d'Européens dont les planteurs et le gouvernement de São Paulo organisaient l'immigration. Ce brusque afflux de population permit d'étendre les plantations et bientôt tout s'organisa autour du chemin de fer qui permettait de faire avancer le front du défrichement et d'exporter le café. Sur chacun des éperons de plateaux, séparés par des vallées bien incisées, s'organisa un réseau ferré reliant des villes, créées de toutes pièces et régulièrement espacées. Le nouveau cycle économique a donc changé en profondeur les structures du pays. Comme les précédents, il a dominé de manière presque exclusive l'économie nationale, modelé une nouvelle région et commencé à décliner. Mais cette fois avait été introduit quelque chose qui permettrait la relève, et l'ancienne région du café est aujourd'hui remarquable par bien d'autres activités qui lui assurent une suprématie écrasante dans l'économie brésilienne.

Document 4 Jusqu'au bout de la forêt?

Causes et mécanismes de la déforestation en Amazonie brésilienne

Le Tourneau, F. M., 2004, in Mappemonde, 3-2004, n°75, disponible en ligne sur <http://mappemonde.mgm.fr/num3/articles/art04307.html>

Causes et acteurs de la déforestation

Activité menée sur une grande échelle, présente dans des régions fort différentes, la déforestation n'est pas une politique définie, mais la résultante d'un grand nombre d'efforts individuels qui vont dans le même sens. Elle est ainsi le produit de mécanismes politico-économiques complexes et implique un grand nombre d'acteurs sociaux. Malgré la diversité des espaces impliqués, quelques traits principaux peuvent être résumés.

La déforestation en Amazonie trouve son origine dans l'action résolue de l'État fédéral qui, à partir des années 1950 et pour des raisons stratégiques, a entrepris de mener une politique d'intégration des régions périphériques (en fait plus de la moitié du pays, peu peuplée et presque inconnue) (Becker, 1990 et 2001; Droulers, 1995; Théry, 1997; etc.). Il a pour ce fait bâti une vaste infrastructure de transports (routes Brasília-Belém et Brasília-Acre dans les années 1950-1960 et 1970, Transamazonienne et Route Périmétrale Nord dans les années 1970), proposé des avantages fiscaux aux entreprises s'installant en Amazonie, investi dans un grand projet de cartographie de l'ensemble de la région⁴ et lancé un vaste programme de colonisation agricole, ce dernier visant également à alléger les tensions rurales dans d'autres parties du pays. Ainsi, de manière accélérée après 1970, la déforestation cessa d'être une pratique transitoire pour devenir une conversion définitive de l'occupation du sol. Ne nécessitant qu'un faible investissement et donnant des retours financiers rapides, l'élevage bovin fut immédiatement la modalité choisie par la grande majorité des nouvelles exploitations.

Plusieurs chaînes d'acteurs sociaux se mirent alors en place dans les régions amazoniennes, en fonction du type de colonisation pratiquée et selon un mécanisme qui continue de se

reproduire dans les régions pionnières. Dans les cas de régions «ouvertes» par les grandes exploitations, les grands propriétaires défrichent rapidement de vastes zones pour assurer leur prise de possession de la terre, créant des exploitations qui ne s'avèrent pas toujours rentables mais dont l'intérêt principal, outre le prestige social, est la spéculation foncière. Dans le cas de régions allouées à la petite colonisation par la politique de réforme agraire, des familles de paysans sont installées sur des lots égaux, mais la différenciation sociale fait rapidement son apparition, certains réussissant à acheter les lots de leurs voisins et se bâtissant ainsi des propriétés de taille moyenne. Rares sont les régions où les petits propriétaires réussissent à se maintenir, et la plupart du temps eux aussi optent pour l'élevage bovin. La question de savoir si «la déforestation est plus le fait des petits colons ou des grands propriétaires» est une querelle byzantine dans la mesure où toute activité agricole en Amazonie s'implante au détriment de la couverture forestière. La réponse dépend en général de la région considérée et de la proportion de petites et de grandes propriétés qui s'y trouvent.

Derrière toutes ces implantations se dessine en filigrane un acteur important en la personne du forestier. Il permet souvent la viabilité des premières installations en achetant les bois nobles qui se trouvent sur les terrains à déboiser, ou en les échangeant contre des services (ouverture de pistes, transport...). Les forestiers constituent un groupe politique local puissant en raison du volume financier qu'ils manipulent, toujours à la recherche de zones vierges à exploiter — la foresterie amazonienne exploitant dans son immense majorité des aires naturelles et non des forêts de plantation. Souvent vue comme une conséquence de la «course à la terre» lancée en Amazonie, leur action serait aujourd'hui devenue l'un des moteurs de la frontière agricole, indépendamment des campagnes de boycottage qui apparaissent parfois en Europe: le bois amazonien est consommé à 75% au Brésil même (IMAZON, 1999), où le marché ne cesse de croître.

Bien que nouveau, un groupe apparaît ces dernières années comme l'un des grands acteurs de la déforestation: celui des planteurs de soja. Entrés en Amazonie légale pour profiter de la productivité végétale élevée (à la différence des éleveurs, pour qui la motivation fut avant tout foncière, même si la forte productivité des pâturages a fini par devenir une raison importante), leur activité est tout bonnement frénétique: entre 1990 et 2002, l'État du Mato Grosso a bondi du troisième au premier rang des producteurs de soja brésilien, multipliant sa production par quatre et atteignant près de 12,7 millions de tonnes en 2002 — soit près de 7% de la production mondiale. Au vu de la performance du Brésil sur le marché mondial du soja et des revenus ainsi engendrés, les perspectives sont d'une progression résolue en direction de la forêt dense^[1].

Face à la marée, des digues efficaces?

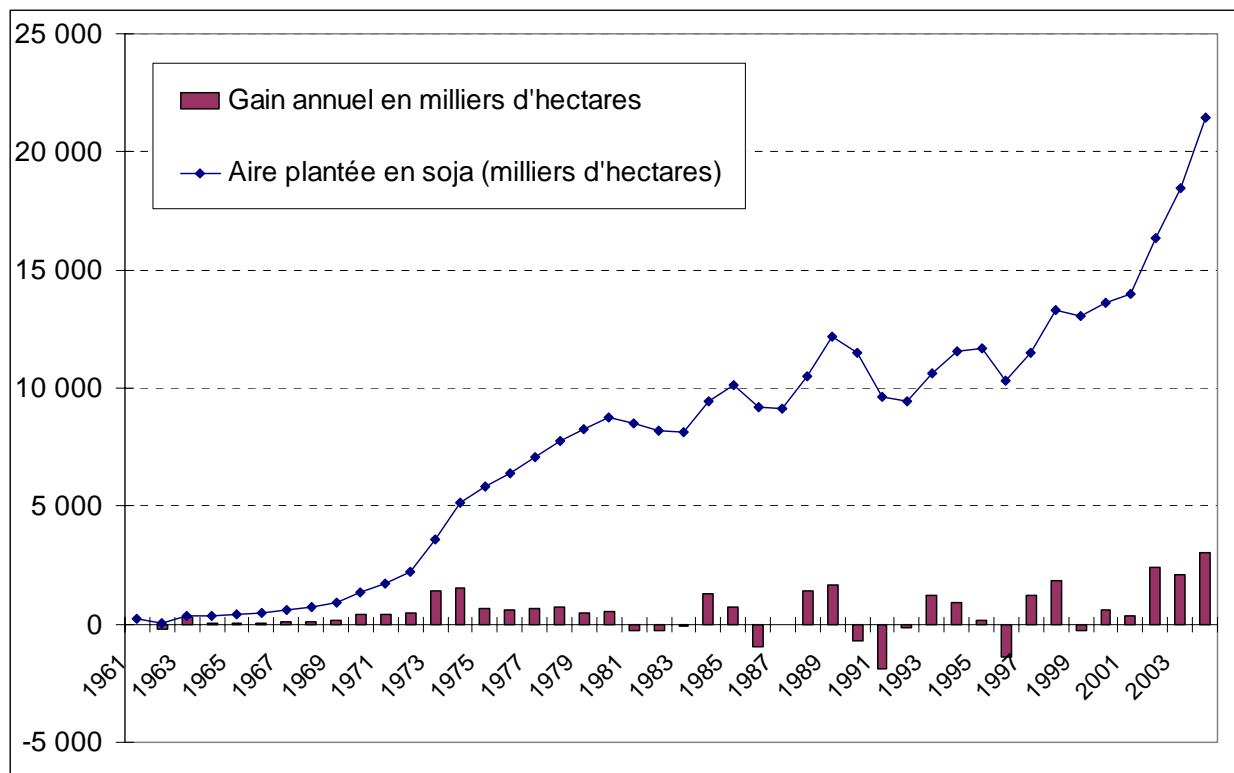
Déjà dans le Nord du Mato Grosso, on perçoit nettement la pression des planteurs de soja pour «ouvrir» de nouvelles terres, et le sursaut de la déforestation en 2002 peut leur être attribué. Preuve de la prégnance de cette activité dans la vie locale, les naïades dénudées des équipementiers automobiles désertent aujourd'hui les murs des bars locaux au profit soit d'arides publicités vantant les mérites des produits Dupont ou Monsanto, soit de petites annonces de terres à vendre «pour planter du soja»...

La progression du soja souligne une nouvelle tendance dans la déforestation, ou tout au moins un dédoublement. Dans les années 1970 et 1980 on peut affirmer que le déboisement était motivé essentiellement par la spéculation foncière ou l'activité de subsistance des petits propriétaires. De nombreuses critiques à son sujet pointaient justement le manque

de perspective de production et l'introduction d'un système inadapté aux conditions naturelles de l'Amazonie, risquant de la transformer rapidement «d'enfer vert en désert rouge» du fait de la compaction des sols et de la perte de fertilité (Goodland, 1975). À partir des années 1990, deux nouveaux produits amazoniens ont trouvé leur place sur les marchés mondiaux: la viande de boeuf (vendue généralement au Brésil, mais profitant d'un appel d'air dans le marché brésilien causé par l'exportation(8) depuis d'autres régions du pays) et le soja. La progression rapide de ces deux productions, qui doivent leur succès à leur coût de production très bas, indique clairement que les producteurs ont su installer des itinéraires techniques à même de préserver la durabilité de leurs patrimoines fonciers (entretien correct des pâturages, amendement des sols, mécanisation, semis direct dans le cas du soja). La déforestation, en grande partie, est donc désormais le fruit d'une claire rentabilité économique et non plus la conséquence de manoeuvres politiques locales.

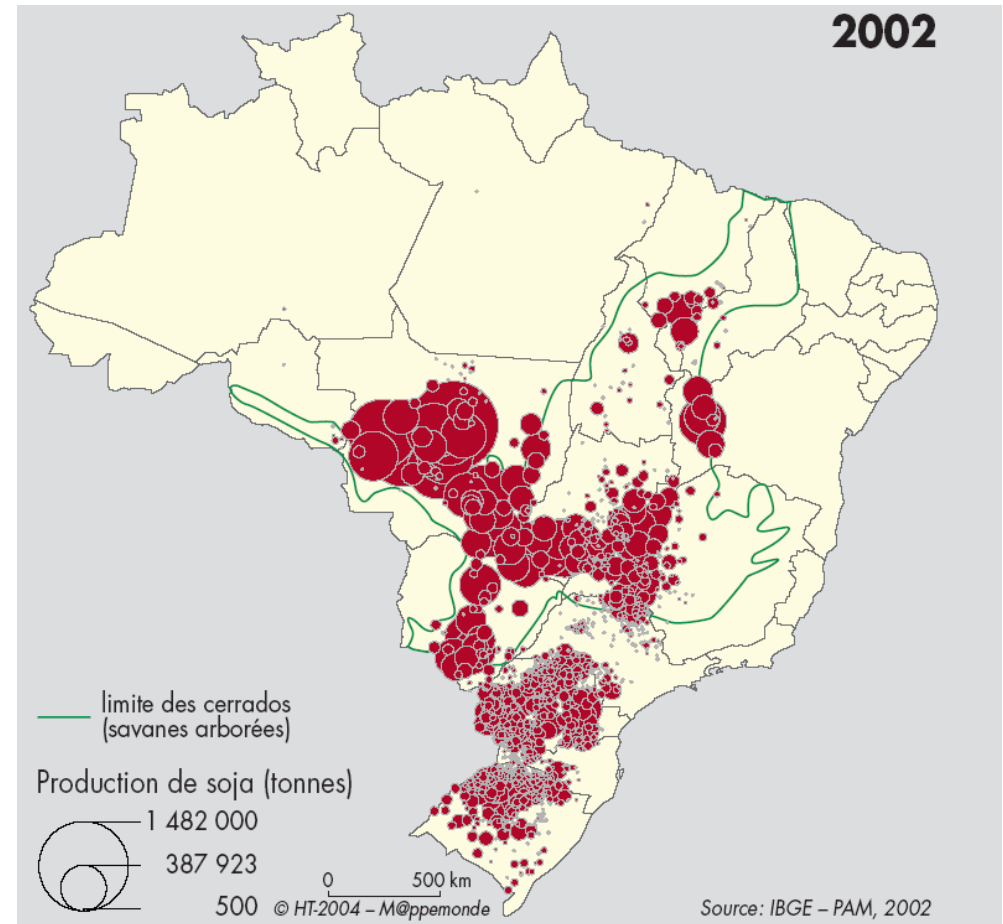
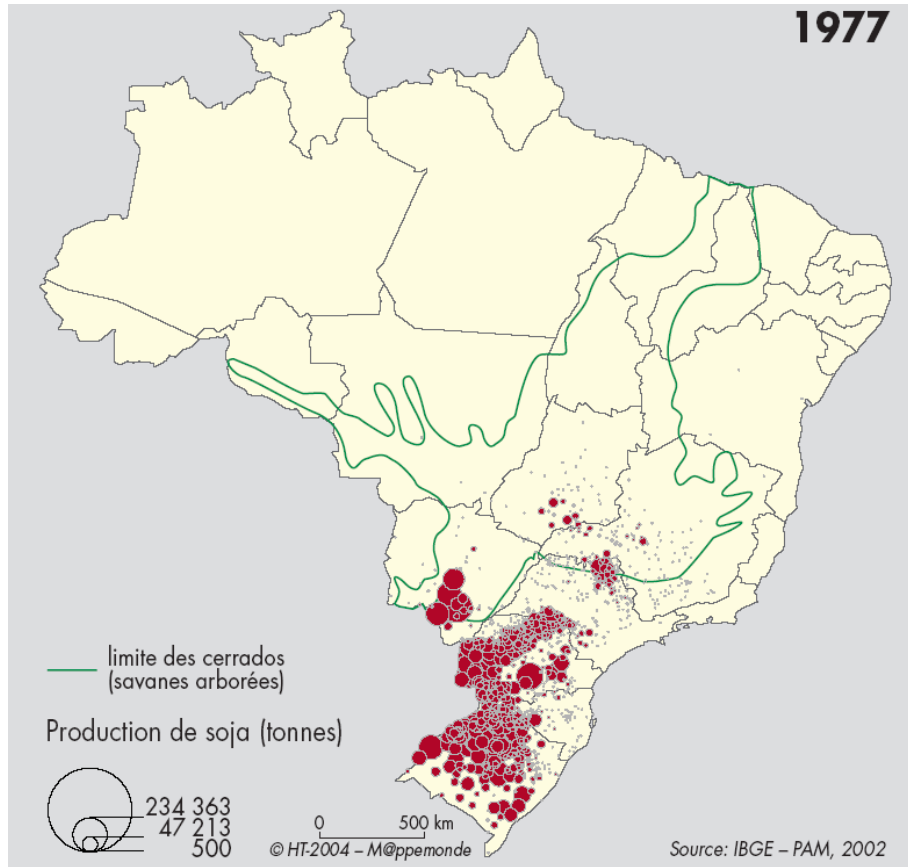
Document 5 : Croissance des superficies plantées en soja

Source : FAO Stat.



Document 6 : Progression du front du soja vers l'Amazonie

Source : Théry, H. 2004, La vague déferlante du soja brésilien.in Mappemonde, n°74 (2-2004) disponible sur <http://mappemonde.mgm.fr/num2/articles/art04204.html>



Document 7

Evolution de la production de soja dans le Mato Grosso

Années	Surfaces Mha	Production Mt	Rendement q/ha
1984/85	0,8	1,66	20,8
1991/92	1,45	3,64	25,1
1996/97	2,09	5,72	27,3
2001/02	3,85	11,64	30,2
2002/03	4,58	13,43	29,3

Source : CONAB

Source , Bertrand, 2003, Présentation séminaire META II, Brasília.

Document 8 : Exemple d'une ferme du soja dans le Mato Grosso

Encadré 2. Structures des exploitations et productivité

La taille des exploitations est grande dans le Mato Grosso et la concentration s'est accélérée ces dernières années. La visite d'une exploitation appartenant au groupe Maggi confirme cette impression de puissance. La Fazenda Philadelfia s'étend sur 12 000 hectares⁶. Elle est située près de Campo Verde, sur le plateau, à environ 120 km de Cuiaba en direction de Primavera de Leste.

Cette entreprise constituée en 1993 par le rachat de 6 exploitations existantes qui avaient participé à l'ouverture du front des grains ici. Ce processus a commencé, dans la région, dans les années 70, avec la création de pâturages après la déforestation. Au début des années 80, la culture du riz et du soja démarre avec des rendements assez bas (20-30 sacs/ha, soit 12-18 q/ha de soja). Depuis 3 à 4 ans, on constate l'arrivée de variétés de soja à haut rendement et le développement très rapide du coton. La rotation s'est complexifiée : soja - maïs (« safrinha » ou petite récolte de maïs), puis soja ou coton en semis direct. Toute ces cultures sont entièrement mécanisées et la pratique du semis direct est presque totalement généralisée. La répartition des cultures est la suivante :soja, 6 600 ha ; coton, 4 700 ha ; maïs, 700 ha

Les rendements obtenus pour le soja sont élevés (58 sacs en moyenne, soit 34,8 q/ha) ainsi que pour le maïs (78 q/ha). Le coton, introduit il y a trois ans, prend désormais une place importante à l'image de l'état du Mato Grosso tout entier.

L'entreprise emploie 110 personnes permanentes (plus une petite fraction de saisonniers au moment de la récolte et de certains travaux d'entretien).. Un matériel important est disponible : 85 tracteurs, 22 moissonneuses batteuses, du matériel spécifique pour récolter et égréner le coton.